

en Ecosse, aux expositions locales et aux maisons d'importation les mieux connues. M. le Commissaire d'Industrie laitière de la Puissance nous a télégraphié à Montmagny, que le fromage du district de Bedford avait eu le plus grand succès, qu'il a été considéré comme un des meilleurs articles de fabrication du genre importé jusqu'ici en Angleterre, et qu'il s'est vendu au plus haut prix des marchés anglais.

L'assemblée de Cowansville, à laquelle vous avez assisté vous-même, M. le Commissaire, a duré deux jours. Les séances, au nombre de six, ont été suivies avec une attention continue, et le soir, longtemps dans la nuit,—des groupes nombreux de cultivateurs et d'intéressés continuaient les discussions dans les hôtels et retenaient au passage les spécialistes fatigués, afin de recevoir d'eux le plus de renseignements possible.

VISITE DANS L'ETAT DE VERMONT.—Je me suis arrêté d'abord à New-Port, afin d'y rencontrer spécialement un vétérinaire du journalisme agricole, justement apprécié dans cette province, le docteur T. H. Hoskins, du *Vermont Watchman*, l'autorité par excellence dans l'Amérique du Nord sur

LES FRUITS DU NORD

qui conviennent aux parties les plus froides et les plus exposées en Amérique. Le très regretté Charles L. Gibb, d'Abottsford, qui sacrifia sa fortune et sa vie dans des voyages périlleux, surtout en Russie d'Europe et d'Asie, et jusqu'à la Nouvelle Zélande me recommandait, il y a vingt-trois ans, le docteur Hoskins comme son premier précepteur en matières de fruits propres à notre province. Le docteur, depuis bien des années, prend une part active au travail si utile de notre société provinciale d'horticulture dont le siège est à Montréal.

L'AGRICULTURE PAYE-T-ELLE.—Il se présente ici la solution, au moins partielle, d'une question fort débattue de ce temps-ci : l'agriculture paie-t-elle ? Le docteur Hoskins a résolu bien clairement cette question, au moins en tant qu'il y est concerné. Je crois qu'il importe de donner ici, en peu de mots, sa démonstration péremptoire du problème. Elevé à la campagne, ayant des aptitudes prononcées pour l'étude des sciences exactes, il se livra dès l'enfance à l'horticulture, tout en suivant l'école. Plus tard, ses succès en culture maraichères et fruitières lui permirent de se payer le luxe d'un cours à l'Université, sans négliger toutefois ses cultures, l'unique source de ses revenus. Etudiant infatigable, ses professeurs

lui firent atteindre les hauteurs de l'échelle scientifique. Il obtint des distinctions universitaires exceptionnelles, et fut poussé par ses maîtres à livrer exclusivement à la pratique de la médecine dans la métropole des Etats de la Nouvelle-Angleterre, à Boston. Il s'y distinguait déjà comme habile médecin quand, à la suite d'une chute, il faillit perdre la vie et resta infirme. Il ne put recouvrer même partiellement la santé qu'en abandonnant la ville et en cherchant à la campagne une recrudescence partielle de forces. Il s'établit enfin sur un petit coin de terre, bien modestement et sans capital aucun. Il eut à porter lui-même à ses nouveaux clients les produits de son travail manuel de chaque jour. Aujourd'hui ses jardins et ses vergers sont considérables, et sa réputation d'autorité compétente est universellement reconnue. Outre la culture des fruits, il pratique l'agriculture en général surtout l'industrie laitière, avec un succès marqué. D'homme de science à la ville, de médecin achalandé, il est passé à la campagne affaibli, presque ruiné de santé, ayant épuisé son petit avoir dans une maladie longue et pénible ; et cependant, par son travail, mais un travail intelligent et persévérant malgré le manque de forces physiques, il vit l'aise exclusivement du fruit de ses travaux agricoles. Donc l'agriculture paie, au moins ceux qui savent la faire, avec prudence et connaissance.

L'ECOLE DE BEURRERIE A BURLINGTON VERMONT.—J'avais eu récemment l'occasion de visiter la plus grande fabrique de beurre du monde entier, à St-Albans Vt. On y a fabriqué jusqu'à dix mille livres de beurre par jour, dans la première année d'exploitation, et la fabrique est montée de manière à produire facilement vingt mille livres de beurre par jour. Elle est alimentée surtout par une cinquantaine de séparateurs centrifuges, placés dans un rayon de quelques lieues de la fabrique centrale, et le lait ainsi que la crème arrivent soit par voitures spéciales, soit par les nombreuses voies ferrées qui convergent sur St-Albans. Cette immense entreprise, dirigée dans la pratique par M. Palmer, canadien, autrefois de Danville, avec un succès final satisfaisant dès son début, a tellement excité d'intérêt, que les autorités de l'Etat ont jugé utile d'établir, au mois de décembre dernier, une école spéciale de beurrerie.

(A suivre.)